

Nous essayerons de les décrire en racontant la vie du peintre sous Léon X (1).

Le nombre des étrangers qui se rendaient à Rome chaque année aux cérémonies de la semaine sainte croissait incessamment; la chapelle qu'avait fait construire Nicolas V était insuffisante pour les recevoir. Sixte IV eut l'idée d'en faire un sanctuaire que la peinture et la sculpture devaient orner à l'envi; il voulait une œuvre magnifique. Baccio Pintelli, architecte florentin, fut chargé d'exécuter les travaux de cette chapelle, qui prit dès lors le nom même du fondateur, qu'elle a conservé de nos jours. Baccio Pintelli appela, pour la décorer, les plus grands peintres de l'époque: Sandro Botticelli, Dom. Ghirlandajo, Cosimo Roselli, Luca Signorelli. Derrière l'autel, sur ce vaste espace où se déroule la scène du jugement dernier, le Pérugin avait peint à fresque, avec son admirable talent, la naissance de Jésus, celle de Moïse, et l'assomption de Marie (2).

Jules II n'était pas content; il voulait une œuvre d'une seule main, grandiose, qui couvrit la voûte du sanctuaire. Michel-Ange était là.

Or c'est à peine si notre Florentin connaissait la méthode de peindre à fresque (3). Aussi, après quelques jours de réflexion, se hâta-t-il de se présenter au Vatican pour supplier Sa Sainteté de jeter les yeux sur un autre artiste. Jules II fut sans pitié; il lui fallait des fresques de Michel-Ange.

L'artiste prend son parti, écrit à Florence, et bientôt vint arriver à Rome, dans son atelier, quelques peintres qui se mettent aussitôt à l'œuvre: pauvres ouvriers que Buonarotti renvoie bien vite, et dont il efface avec la brosse les malheureux essais! Il travaillera seul; le voilà qui dresse les échafauds, qui gratte les murs, qui fait tomber les anciennes

(1) Voir dans le tome II de cet ouvrage, les chapitres xv, xvi et xvii, consacrés à Raphaël.

(2) L'observateur du Rhin, revue catholique de l'Est, 16 juillet 1842.

(3) Vasari, l. c., t. II, p. 986.

peintures, qui prépare sa palette, qui prend son pinceau et commence quelques figures dont il paraît assez content; mais, en se confondant, les couleurs s'écaillent et se détachent. Qu'on juge de sa douleur et de la joie de ses ennemis!

Alors, le désespoir dans l'âme, il retourne au Vatican; mais le pape est plus que jamais inflexible. Heureusement Julien de San Gallo vient au secours de Buonarotti, en lui donnant un procédé pour prévenir la formation de ces bulles qui tantôt restaient sur le mur comme autant d'ombres disgracieuses, tantôt, en se brisant, formaient comme autant de taches sur la muraille. Maître de ce secret, Michel-Ange se remet à l'œuvre, sûr cette fois de lui-même (1).

Quelquefois, le pape impatient voulait connaître les progrès de l'œuvre du Florentin; il arrivait sans se faire annoncer, posait le pied sur l'échelle, et en gravissait les marches soutenu par la main de Michel-Ange (2). Debout sur l'échafaud, il restait quelques minutes en contemplation devant des peintures dont aucune école n'avait encore offert le modèle. Créations exagérées, fantasques, désordonnées, mais pleines de flamme, et comme Jules II en aurait produit si Dieu l'avait fait peintre. On eût dit que le pape craignait de mourir avant l'achèvement de cette œuvre colossale. Un jour que, du bas de l'échelle, il disait à l'artiste: « Quand finiras-tu donc? » Michel-Ange, sans quitter son pinceau, répondit froidement: « Quand je pourrai. — Quand je pourrai, reprit le pape; tu veux donc que je te fasse jeter en bas de ton échafaud? » Le peintre continua son travail sans s'inquiéter de la menace du souverain pontife; et il avait raison, car à peine Jules II s'était-il touché le front, que sa colère s'apaisait, et qu'il se mettait à sourire comme un doux enfant: tout était oublié. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas cette fois de celle qu'il nommait son épouse. On peut l'of-

(1) L'observateur du Rhin, l. c.

(2) Condivi, l. c., p. 39-40.

fenser personnellement, comme ont fait Borgia, Maximilien, Baglioni; dire qu'il s'enivre, ainsi que Louis XII le raconte; il sourira, et montrera la carafe d'eau pure qu'il vide deux fois dans un de ses repas qui durent le temps de dire un *Pater* et un *Ave*. Mais qu'on n'imite pas Carvajal, qui s'est révolté contre l'Église, car il attendrait l'heure du repentir pour pardonner.

Si Jules II obéissait aux sympathies de sa nature en attirant à lui Michel-Ange, il n'oubliait pas les artistes dont l'Italie s'enorgueillissait à si juste titre à cette époque. Presque tous, en apprenant l'exaltation du cardinal de la Rovere, avaient deviné que le pape nouveau, une fois sa grande mission accomplie, la délivrance de l'Italie, voudrait illustrer son règne par de merveilleux monuments. Ils arrivaient donc en foule à Rome, où tous trouvaient du travail et de la gloire.

Raphaël, chargé de peindre les chambres du Vatican, avait montré dans la dispute du Saint-Sacrement que, sans rival comme coloriste, il pouvait disputer à Michel-Ange la palme du dessin (1).

Bramante avait reçu du souverain pontife l'ordre de démolir une ancienne basilique, et d'édifier à la place un temple qui devait effacer en splendeur toutes les églises connues. Jules II conçut l'idée de Saint-Pierre; il en rêva les proportions gigantesques, malgré, dit un historien contemporain (2), l'opposition de presque tous les cardinaux, qui ne pouvaient sans douleur voir tomber cette vieille église de

(1) Mengs, *Réflexions sur la beauté en peinture*, ch. 1, § 2, n° 18, p. 102.

(2) *Quâ in re adversos penè habuit cunctorum ordinum et præsertim cardinales; non quòd novam non cuperent basilicam magnificentissimam exstrui, sed quia antiquam toto terrarum orbe venerabilem, tot sanctorum sepulchris augustissimam, tot celeberrimis in eâ gestis insignem, funditùs delere ingemiscunt.* — Panvinus, *De rebus ant. memorabilibus et de præstantiâ basilicæ S. Petri, apostolorum principis, Vaticanæ*, lib. viii, cap. 1. Mss. Chigi. G. iii, 74.

Constantin, sanctifiée par les ossements de tant de bienheureux, vénérée dans toute la chrétienté, et le siège de si hauts faits catholiques.

A gauche de l'antique basilique s'élevait jadis une colline qu'on nommait la colline des Devins, parce que le peuple, après l'expulsion des Étrusques, était venu, dit-on, y consulter l'oracle sur les destins de Rome (1). C'est près de là qu'étaient le cirque de Néron, les temples d'Apollon et de Mars, la voie Aurélienne, le pont triomphal, orné de statues, de trophées et d'insignes militaires. Le pont, que seul pouvait traverser celui qui avait eu les honneurs d'une victoire sur l'ennemi, fut livré au peuple lorsque Constantin transféra le siège de l'empire à Constantinople, et détruit à l'invasion de Rome par les Goths sous Totila (2).

La basilique constantinienne avait reçu toutes sortes de beaux noms. Léon le Grand la nommait la couche glorieuse de la principauté de Saint-Pierre (3); Grégoire IX, l'astre de cette terre (4); Nicolas III, la tête de l'Église catholique (5). Bramante fut sans pitié pour l'œuvre impériale; tout tomba sous les coups de son marteau: colonnes d'albâtre, bas-reliefs rehaussés d'or, statues de marbre, mosaïques grecques. Des peintures de Giotto une seule fut conservée.

Après trois ans de travaux préparatoires, on posa la première pierre du nouveau temple. Une messe solennelle fut célébrée; trente cardinaux y assistèrent. Jules II, en ha-

(1) *Viene chiamato Vaticano de Vaticiniis che ivi in antichi secoli ricevevano i popoli dagli indovini chiamati vati.* — *Il tempio Vaticano e sua origine..... descritto dal cav. Carlo Fontana, in Roma, in-fol., 1694, p. 19.*

Vaticanus collis appellatus est quòd eo potius sit populus romanus vatum responso, expulsis Etruscis. — Festus, fol. 303. — Aul. Gell., fol. 908, l. v. — Cicero, l. i, De div. — S. Aug., De civit. Dei, l. iv, c. 2.

(2) *Jos. Hist., l. vii, c. 36.*

(3) *Sacrum divi Petri dominatùs torum.*

(4) *Ædes in terris, tanquam sol in æthereis regionibus, emicans.*

(5) *Fidei et ecclesiæ caput.*

bits pontificaux, descendit dans les fondements de l'un des piliers de la coupole, de celui où se trouve la statue de sainte Véronique, et bénit un bloc de marbre sur lequel était gravée cette inscription :

†
 Ædem principis apostolorum
 In Vaticano vetustate et situ
 Squalentem a fundamentis
 Restituit Julius Ligur
 Pont. Max. An. MDVI.

Bramante était alors âgé de soixante-deux ans. Il avait achevé les quatre piliers de la coupole, et cintré les arcades qui les lient entre eux; il se préparait à commencer l'entablement circulaire qui sépare le tambour de la coupole des arcades sur lesquelles il porte, et allait terminer la branche occidentale de la croix, quand il mourut et fut inhumé dans l'église même de Saint-Pierre. Il est malheureux qu'aucune inscription ne rappelle la place où sont ensevelis les restes du grand architecte. Il emportait avec lui le secret de son plan, car c'était de simples maçons qu'il avait pris pour l'aider dans des travaux dont il ne voulait partager la gloire avec personne. En mourant, il désigna pour le remplacer Raphaël d'Urbain, auquel furent adjoints Julien de San Gallo et frère Joconde. A peine les nouveaux architectes eurent-ils jeté un coup d'œil sur l'œuvre de Bramante, qu'ils signalèrent des disproportions évidentes entre la coupole et les piliers destinés à la supporter. La coupole, qui égalait en volume le Panthéon d'Agrippa, était surchargée de colonnes et couronnée d'une lanterne; les piliers travaillaient et menaçaient de s'ouvrir; il fallut plus tard modifier le plan de Bramante (1).

C'est Bramante qui, à l'inspiration de Jules II, éleva la

(1) L'histoire de la basilique de Saint-Pierre a été tracée dans les Mémoires de Trévoux, juillet, septembre, novembre et décembre 1760.

grande chancellerie et l'église succursale de Saint-Laurent in Damaso (1), les deux corridors qui unissent les jardins du Belvédère au palais pontifical, la *loggia* ou galerie de douze cents pieds de longueur, et qui, dans le principe, devait s'harmonier avec d'immenses édifices dont il avait jeté les fondements, et que la mort ne lui permit pas d'achever (2).

Bramante était une de ces natures vigoureuses formées sur le type de Michel-Ange et de Benvenuto Cellini. Parfois vous le voyez qui laisse le ciseau pour monter à cheval, couvert d'acier de la tête aux pieds, et pour suivre à la guerre son maître Jules II. Au camp, lorsqu'il ne se bat pas, il s'amuse à faire des sonnets (3). L'expédition terminée, il retourne à Rome avec son protecteur, se remet à l'ouvrage, peint, sculpte et construit.

Jules II voulait que Rome n'eût pas de rivale dans le monde. Il fallait donc lui donner ce qui manquait alors à toutes les villes : de l'air. Il fit détruire des édifices, élargir des places et tracer des rues. C'est à lui que Rome doit la rue qui porte le nom du pontife, *strada Giulia* (4), qui s'ouvrait devant le pont des Triomphes, qu'il avait le dessein de réédifier.

Voici l'opinion de Michel-Ange sur le plan de la basilique de Saint-Pierre par Bramante :

Non si può negare che Bramante non fosse valente nell'architettura quanto ogni altro che sia stato dagli antichi in quà. Egli pose la prima pietra di S. Pietro, non piena di confusione, ma chiara et schietta, e luminosa, ed isolata, attorno in modo che non noceva a cosa nessuna del palazzo; e fu tenuta cosa bella come ancora è manifesto; in modo che chiunque si è discostato da detto ordine di Bramante, come ha fatto San Gallo, si è discostato dalla verità. — Lett. pitt., t. VI, p. 26.

(1) Foglietta, Clar. Lig. Elogia, p. 197.

(2) Roscoë, t. IV, p. 232.

(3) Quelques-uns de ces sonnets ont été imprimés dans la *Raccolta d'opuscoli*, Milano, 1750.

(4) Martinelli, Roma, ricerc. giorn. 3, p. 61. — Cancellieri, il Mercato, § 20, p. 69.

La rue des Banchi, en face du pont Saint-Ange, fut construite sous son règne (1)

On lui doit le canal souterrain qui, de S. Antonino, conduit l'eau à plus de cinquante palmes de profondeur au jardin du Vatican, le long du Vignato, au Belvédère, au Forno, au Cortile de San Damaso (2); la restauration de l'aqueduc *dell' Acqua Vergine*; la Monnaie, rue des Banchi, où fut frappé, en 1508, le premier giulio (3); l'agrandissement du musée du Vatican, où il fit placer le Laocoon, l'Apollon, le torse d'Hercule, l'Ariadne endormie, l'Hercule Commode, la Sallustia Balbia Orbiana, femme d'Alexandre Sévère, sous la figure de Vénus (4); diverses chapelles à Saint-Pierre ès liens, aux douze saints apôtres, à sainte Agnès, hors des murs, dans la Santa Casa de Lorette; la citadelle de Cività Vecchia (5), sur les dessins de Michel-Ange, et celle d'Ostie (6). Il protégea Balth. Peruzzi, Raphaël, Jean Razzi (Soddoma), Jules Romain. Il établit au Vatican une imprimerie d'où sortirent, sous son règne, un grand nombre de belles éditions d'auteurs classiques.

(1) L'inscription gravée sur la fontaine de cette rue rappelle en beau style lapidaire l'époque où la rue fut ouverte :

Julio II, pont. opt. max., quod finibus
Ditionis S. R. E. prolatis Italiaque
Liberata urbem Romam occupatae
Similiorem quam divisæ patefactis
Dimensisq. viis pro majestate
Imperii ornavit
Dominicus Maximus
Hieronymus Pious.

Ediles F. C. MDXII.

(2) Carlo Fea, *Varietà di notizie*, p. 162 et segg.

(3) Vettori, *il Fiorino d'oro*, cap. 25, p. 254. — Garampi, *Saggi di osserv. sul val. delle mon. ant.*, p. 241. — Cancellieri, *I Possessi*, p. 59.

(4) Mercati, *Metalloth.*, p. 368. — Fabroni, p. 306. — Carm. *quinque ill. poet.*, t. II, p. 64.

(5) Pàris de Grassis, *Diarium*, mss. — Frangipane, *Ist. di Cività Vecchia*, p. 131.

(6) Carlo Fea, *Relazione d'un viaggio a Ostia*, p. 19.

Quand Thomas Inghirami (1), en face du sacré collège, en racontant la vie de Jules II, s'écria : « Cette ville, naguère si pauvre et si mesquine, il en a fait quelque chose de grand, de magnifique, de splendide, digne en tout du nom qu'elle porte, » un murmure approbateur circula parmi les cardinaux.

Th. Inghirami était conservateur de la Vaticane. Jules II lui avait donné cette place si justement enviée, pour le récompenser de tous les beaux manuscrits qu'il avait découverts, en 1493, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Colomban, à Bobbio (2). C'est là que Carlo Fea soupçonne qu'existait la république de Cicéron, que le cardinal Maï trouva dans des palimpsestes où notre conservateur ne l'aurait pas cherchée sans doute (3). Inghirami avait d'autres titres à la faveur d'un pape que l'art de rassembler ou de découvrir des manuscrits. Il logeait dans son cerveau ce qui manquait à une bibliothèque (4). On peut en dire autant de Monseigneur Maï.

Le monde avait alors les yeux sur Rome. A la lueur de cette lumière qu'elle a fait lever, les peuples étrangers commencent à se mettre en route pour visiter l'Italie. C'est l'Allemand qui, le premier, entreprend ce docte pèlerinage. Mais à peine a-t-il franchi les Alpes, qu'il se met à regretter son pays. Ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes, une autre langue, auxquelles il s'accoutume avec peine. La nature nouvelle qu'il a devant les yeux ne dit rien à son cœur. Où sont les chênes séculaires, les ombreuses forêts, les cascades qui tombent de mille pieds de haut, les neiges, les précipices? Il n'aperçoit plus sa petite violette croissant

(1) Thom. Phædri Inghiramii Orat., p. 92 et seqq.

(2) Volaterranus, *Comm. urb.*, lib. iv, in fine. — Muratori, *Ant. medii ævi*, t. III, p. 817.

(3) Carlo Fea, *Varietà di notizie*, p. 19 et 126.

(4) *Quidquid in quaternis capitibus bibliotheca desideraverat, Thomas Inghiramius abundè compensat.*

au pied d'un glacier, ni son rhododendron que le vent agite sur la cime d'un rocher. Fleurs, verdure, végétation, tout vient, passe et meurt vite en Italie. Sa vue s'égaré à travers l'espace sans trouver où se reposer. Le jour, la chaleur est étouffante; la nuit, l'air humide et froid. S'il descend dans une auberge, le vin que l'hôtelier lui sert monte à la tête, et, quand il se remet en route, il faut engager une longue dispute avec l'aubergiste qui veut le rançonner. A-t-il soif en chemin, il ne trouve pas, comme dans son pays natal, des fontaines rustiques improvisées à l'aide d'une branche d'arbre; le soleil a verdi l'eau qu'il puise dans le creux de la main pour la porter à ses lèvres. Qu'est devenue cette petite Vierge, taillée grossièrement par le pâtre, placée à l'angle du chemin dans un buisson d'églantiers, et devant laquelle il s'agenouillait quand il était fatigué? S'il entre dans une église, il voit l'or et le marbre étinceler de toutes parts; mais plus de verre coloré qui porte sur la dalle cette douce lumière si propice à la méditation. Voilà les plaintes qu'exhale notre Allemand, et que Luther n'a cessé de reproduire. Mais l'homme du Nord est injuste: parce qu'il ne comprend pas la nature méridionale, il la calomnie. C'est bien autre chose quand il arrive à Rome. Il cherche autour de lui; ses yeux se mouillent de pleurs, et il s'écrie douloureusement: « Voyez donc, parmi les prélats et les cardinaux, pas une figure allemande; il n'y a des Allemands que parmi les valets d'écurie, les porteurs d'eau et les muletiers (1). » Alors le mal du pays le prend; il quitte Rome, mécontent, irrité; Rome qu'il n'a vue qu'à travers un oculaire infidèle; et, de retour dans sa Teutonie, il jette aux ultramontains ces insolentes paroles: « Oui, le jour luira bientôt où nous ferons expier aux Italiens leurs grossiers dédains, où nous leur apprendrons si nous sommes des barbares, des ignorants, des

(1) *Sehet, ich bitte euch, seht auf die Cardinäle und Prälaten in Rom, ob ihr einen Deutschen darunter findet, und dann auf die Stallknechte, Wasserträger und Maulseltreiber, ob sie nicht alle Deutsche sind?* — Ulrich von Hutten, cité par Adolphe Müller, *Leben des Erasmus von Rotterdam*. Hamburg, 1828, in-8, p. 158.

muets; notre pays se latinisera, et deviendra latin plus que le Latium lui-même (1). » Voyons si nous trouverons dans un autre enfant de la Germanie inférieure, qui vient visiter à son tour l'Italie, plus de calme et de raison.

(1) *Hoc unum tibi affirmo, fore aliquando ut priscam insolenti Italia et propemodum occupatam bene dicendi gloriam extorqueamus vindicemusque nos, et ab ignavia quâ nos barbaros indoctosque et elingues, et si quid est his incultius, esse non jactitant, exsolvamus; futuramque tam doctam et litteratam Germaniam nostram ut latinus vel ipsum sit Latium.* — R. Agricola, cité par Eichhorn, *Geschichte der Literatur*, 2^e partie, p. 157.